

ÉLÉMENTS - TERRE

Température 15°C, humidité 90%, objectif 30 km

Marcher sur un sol vierge

Geiser, Christian

Tepepa - Papillons dans l'estomac. C'est aujourd'hui qu'avec Martin, nous descendons sous terre pour la première fois. Ultime inventaire avant de partir. Il n'est pas question de se rendre compte, après une heure de marche, que l'on a oublié une pièce d'équipement au camp de base.

Chargés de notre attirail de spéléologie, de nourriture et d'eau pour une journée, du matériel photo et vidéo ainsi que de tout l'éclairage nécessaire pour travailler dans l'obscurité, nous partons accompagnés de trois membres de Mexpé. Dix minutes plus tard, nous sommes en nage.

Après une demi-heure, nous quittons le sentier pour couper dans la jungle. L'équipe de Mexpé a beau avoir tracé le chemin à la machette, notre progression est plus difficile.

"Attention! nous a-t-on avertis. Regardez où vous mettez les mains. Dès fois il vaut mieux tomber que de s'accrocher à n'importe quoi!" Les mots piquants et urticants étant fréquemment utilisés pour décrire la flore de la Sierra Negra, on en prend bonne note.

Il faut contourner des arbres juchés sur le sol, marcher en équilibre sur des crêtes rocheuses. De chaque côté, des ravins et des trous de près d'une dizaine de mètres.

Notre progression est finalement récompensée par un indice qui ne trompe pas: un courant d'air frais provenant d'une entrée de grotte. Notre pouls s'accélère.

C'est le moment d'enfiler notre matériel de verticale. Il est vérifié plusieurs fois par Luc Le Blanc et François Gélinas, deux vétérans de la spéléologie. C'est apprécié!

Nous entrons dans la grotte. Son porche est étonnamment haut. Bientôt, notre progression s'arrête. Il faut enlever nos sacs et les pousser devant nous pour franchir un court boyau.

Derrière, une plateforme boueuse (donc glissante) et légèrement inclinée surplombe un puits d'une dizaine de mètres. En s'assurant sur une corde qui longe la paroi, on arrive, avec précaution, au-dessus du vide. Il s'agit maintenant de s'arrimer à la corde qui descend. Comme il faut éviter tout frottement de la corde sur la pierre, celle-ci est souvent déviée ou fractionnée. Il faut donc faire des transitions qui demandent, tout en étant assurés, de se détacher de la corde puis de s'y réinstaller. Autant de risques d'erreur.

Il faut alors vérifier si la corde est passée conformément au plan dessiné sur le descendeur. La montrer, à la lumière vacillante de nos lampes, à Pierre qui est suspendu quelques mètres au-dessus de nous. "Ça a l'air OK!"

Défaire le noeud qui bloque le descendeur est toujours un peu angoissant. Notre vie ne tient quand même qu'à cette petite pièce d'équipement, manipulée par un débutant qui aurait très bien pu passer la corde à l'envers. Qu'elles semblent loin nos deux séances de familiarisation et d'entraînement au matériel de verticale! Allez, il faut descendre. Le puits luit d'humidité. La flamme de notre lampe danse sur les parois. C'est magique.

Trois puits sont ainsi descendus. Après avoir franchi d'autres boyaux, désescaladé quelques parois, une salle magnifique s'ouvre devant nous. Les stalactites et les stalagmites nous offrent un effet surréaliste. Lunaire.

"Va dans cette direction", propose Pierre. Personne n'est jamais passé par là. Marcher sur un sol vierge est une sensation grisante. Petit avertissement de François: "N'oublie pas qu'il peut y avoir des trous partout. Regarde où tu marches!"

C'est le moment d'éteindre toutes les lumières. De vivre le noir intégral, total. L'effet de désorientation est sidérant.

Après avoir passé six heures sous terre, il faut entamer la remontée. En tirant sur notre poignée et en poussant sur nos pédales, les mêmes obstacles qu'à la descente sont franchis, avec les mêmes séquences d'arrimage désarrimage. Sauf que, cette fois, la fatigue rend les choses plus compliquées. Parvenir à remonter sur la plateforme qui surplombe le dernier puits avant la sortie est particulièrement ardu. Après s'être battu avec le mousqueton pour m'assurer, je parviens finalement à mettre le pied sur le surplomb. Plus que quelques centimètres et c'est la sécurité du sol ferme. Loin du trou. Ma botte glisse. Chute vers l'arrière. Je ne peux retenir un cri. La longe fait son travail et me retient. La poussée d'adrénaline me donne l'énergie de me hisser et d'aller rejoindre Martin qui semble, lui aussi, vidé par la remontée.

Direction l'entrée de la grotte. Nous ne sommes pourtant pas au bout de nos peines. La nuit est tombée et il fait aussi noir dans la jungle que sous terre.

Il va falloir gravir les mêmes obstacles qu'à l'aller, mais à la lumière faiblissante de nos lampes avant de retrouver le camp et, surtout, nos tentes. La technique est simple: coller aux talons de celui qui nous précède, tout en lui laissant un peu d'avance dans les endroits délicats. Il est ainsi plus facile d'identifier les bonnes prises tout en évitant de se faire tomber dessus en cas de glissade.

Notre pénible progression est pimentée par les découvertes de François. "Tiens, un serpent à tête rouge" ou "Ah! J'ai une mygale sur moi!" Surtout, ne rien dire à Martin, qui apprécie modérément la compagnie des arachnides.

Il est d'ailleurs catégorique: la prochaine fois, nuit ne tombe.
on s'arrange pour sortir du trou avant que la

Illustration(s) :

Chamberland, Martin

1. Daniel Caron (à gauche) et Martin Archambault procèdent au relevé topographique de la grotte. Tout doit être calculé, noté.

Chamberland, Martin

2. Suspendu dans le vide, les séances d'entraînement nous semblent loin.

Chamberland, Martin

3. François Gélinas explore une cavité.